

le
quotidien
des
LIVRES

**Le chantre
de l'Albanie
légendaire**

Les grands écrivains ne sont pas tous maudits. Parfois après les années difficiles des débuts, la consécration les statue à bout portant. Ils sont célèbres, honorés, voués à toutes les académies et à toutes les décorations et aux obligatoires obsèques nationales. Ce fut le cas de Hugo et de Valéry pour la France, de Gorki pour l'URSS, de Mickiewicz pour la Pologne, de Hamsun pour la Suède — la fin de sa vie mise à part : son adhésion au nazisme l'a renvoyé à la malédiction de sa jeunesse — de Jack London pour les Etats-Unis.

Tout se passe comme si les nations avait besoin une fois par siècle de porter leur dévolu sur un écrivain exemplaire, surtout s'il a chanté les beautés de son pays, la gloire de son histoire, les vertus de son système politique.

Le choix de ce poète officiel n'est pas toujours bon. Dans les pays socialistes, Gorki excepté, les grands écrivains se trouvent plutôt du côté de la dissidence que du guépéou et de ses avatars nationaux : ce n'est pas en URSS que Pasternak et Soljenitsine ont cueilli leurs lauriers.

Il n'empêche, il arrive parfois qu'un pays socialiste fasse d'un grand écrivain, sans rien corrompre de son génie, une gloire officielle : c'est le cas de l'Albanie avec Ismaïl Kadaré.

« Le Général de l'armée morte », « les Tambours de la pluie », « le Grand Hiver » et ses derniers livres qui paraissent aujourd'hui : « le Pont aux trois arches » et « Avril brisé » sont d'un très grand écrivain qui a réussi à préserver son génie dans une démocratie populaire parmi les moins libérales. Et cela sans pour autant se désintéresser de l'Histoire. Car son œuvre est engagée, frémissante.

Bien sûr, Ismaïl Kadaré a puisé dans le passé de son pays qui retentit du bruit des combats avec les Ottomans, mais il a su évoquer l'histoire moderne, les conflits politiques.

Mais, et c'est sans doute là que réside son immense talent, Kadaré a su tirer de tous ces événements anciens ou récents des archétypes de l'Albanie. C'est peut-être ce qui l'a immunisé contre le haut mal du réalisme socialiste. Il a su rester avant tout un poète. **Jean-Marie ROUART**



ISMAÏL KADARÉ

Avec « le Pont aux trois arches » et « Avril brisé » il se confirme comme le grand écrivain d'une littérature méconnue. L'équivalent albanais d'un Gorki, d'un Hugo, ou d'un Mickewicz

NOTRE DOSSIER
EN PAGES 18 ET 19

Les romans de Kadaré illustrent magnifiquement la geste de l'Albanie. Il a su traiter l'histoire présente en lui donnant les dimensions de la légende

Une œuvre engagée qui a échappé au réalisme socialiste

Même quand on n'a pas la moindre notion d'histoire de l'Albanie, quand on ignore que ce pays a connu cinq siècles d'occupation ottomane, jusqu'à son

par Laurence COSSÉ

indépendance en 1912, quand on ne sait pas un mot d'albanais, on connaît un nom albanais, et qui claque comme une oriflamme : Kadaré, nom qui revient chaque année sur la liste des « nobélisables ».

Il n'est pas fréquent qu'un écrivain passe de la méconnaissance hors ses frontières natales à la notoriété mondiale. C'est pourtant ce qui est arrivé à Ismail Kadaré lors de la traduction, en plus de vingt langues, de son premier roman (il était auparavant poète), « le Général de l'armée morte » (1), il y a douze ans. Ce récit racontait l'histoire, authentique autant que satirique, d'un général et d'un prêtre italiens venus récupérer, après la dernière guerre, et l'invasion par les Italiens de l'Albanie, les restes des soldats de Mussolini — au moment où l'armée albanaise au grand complet paradait dans Tirana.

Depuis, quatre romans de Kadaré ont été traduits en français, au fur et à mesure de leur parution en albanais. « Les Tambours de la pluie » (2) faisaient un saut de cinq siècles en arrière : c'était la célébration de la résistance albanaise aux premiers temps de l'invasion turque, au XV^e siècle.

« Chroniques de la ville de pierre » (3) ramenait à la dernière guerre, mais vue par un enfant — l'enfant Kadaré. « Il n'était pas facile d'être un enfant dans cette ville », alternativement envahie par les Grecs et les Italiens, puis par les Allemands.

Avec « le Grand Hiver » (4) et « le Crépuscule des dieux de la steppe » (4), Kadaré traitait de l'actualité : les deux livres ont pour sujet la rupture albanosoviétique de 1961, le premier sous la forme d'une fresque quasiment journalistique, le second sous celle d'un roman dont le narrateur, jeune homme de lettre étudiant à Moscou au moment des événements, ressemble comme un frère à Kadaré.

Les aquatiques et les terrestres

Et voici que Fayard publie d'un coup deux nouveaux titres de cet auteur maintenant célèbre. (5)

« Le Pont aux trois arches » se passe au XIV^e siècle. 1377 de notre ère (755 pour les Ottomans). En France la guerre de Cent Ans n'en finit pas. En Albanie, alors appelée

Arbérie, en cet Arber à cheval sur l'Occident et l'Orient, on voit avec effroi l'Ouest s'enliser dans ses faiblesses et, à l'Est monter comme une grande rumeur, la puissance ottomane.

Sur le fleuve Ouyane, « l'Ouyane maudite » imprévisible et dangereuse, on était toujours passé en bac. Là comme dans le reste du pays, la Compagnie des bacs et radeaux gérait le passage sur les eaux. Et voilà, en cette année 1377, maudite soit-elle ! qu'une autre compagnie, celle des Ponts et Chaussées arrache au potentat local, moyennant un bon prix, le droit de construire un pont sur l'Ouyane : un vrai pont, en pierre, le premier du pays. Les riverains ne voient pas ça d'un bon œil. « Il n'était pas facile de mettre un bât à une mûle ombrageuse, et il ne devait pas l'être davantage d'en mettre un à l'Ouyane maudite. » Quant au moine Gjon, qui observe l'affaire de la terrasse du monastère, il se dit, lui, que rien ne prépare mieux une invasion qu'un solide pont... Un ordre nouveau se profile, et il est en pierre.

Ainsi commença la lutte des aquatiques et des terrestres. C'est peu dire que la construction du pont se passe mal : des phénomènes mystérieux se succèdent, qui retardent tout le temps les travaux. Plante-t-on les premiers piliers, les eaux débordent et les emportent, et les riverains hochent la tête : pas étonnant que la rivière proteste. Puis, c'est l'arche, à peine finie, qui est endommagée, bizarrement, comme à coups d'énormes griffes. Plus fort encore, des pierres sont arrachées « au-dessous du niveau des eaux ». Le travail fait le jour est jeté bas la nuit. Et il n'arrête pas de pleuvoir...

Du sacrifice au crime

Un malheur ne vient jamais seul. Les Turcs aux frontières se font de plus en plus belliqueux. A la base militaire de Vlorë, c'est pratiquement la guerre.

Au bord de l'Ouyane, on a ravivé une vieille légende : un pont, pour tenir, requiert un sacrifice ; il faut que quelqu'un accepte de s'y faire emmurer — c'est la coutume ; on paye un bon prix la famille du sacrifié. Peu à peu tout le monde s'habitue à cette idée... Jusqu'au jour où Murrash Zenebishe est retrouvé coulé dans le mortier au pied de la première arche.

Le moine Gjon est le seul à comprendre. On s'est servi de la légende. Ce sacrifice est un crime. Les aquatiques payaient Murrash Zenebishe pour endommager le pont ; les terrestres l'ont surpris et tué. A partir de là, les travaux se terminent sans encombre. Et le moine se dit que l'ordre

nouveau est assis sur le sang. Le pont, un jour, est achevé. « Sur ces lieux tomba alors un silence effrayant ». Personne n'ose passer. Personne ne veut marcher sur le mort.

Cependant, à Vlorë, les Byzantins sont battus par les Turcs. Les Ottomans se sont ouverts une porte sur l'Europe. Le temps passe un peu. On oublie les événements mystérieux de la construction. On commence à emprunter le pont.

C'est alors que se produit l'incident. En un clin d'œil, sept cavaliers surgissent du brouillard et foncent sur le pont. Les gardes leur crient « halte ». Ils passent outre. Ils sont refoulés. « Mais sur le pont, il était resté une trace. En son milieu, il était baigné de sang. » Du sang turc... Et l'on apprend qu'au même moment, à d'autres endroits, les Ottomans ont provoqué d'autres incidents.

Très peu d'événements. Une intensité extraordinaire pour dire la montée d'un péril et l'effondrement d'un ordre ancestral.

Un code ancestral

« Avril brisé » : ce titre n'est pas une métaphore. Il exprime littéralement le sujet du livre. Gjorg, le dernier fils du clan des Berisha, a repris le flambeau d'une longue vendetta qui oppose sa famille à celle des Kryeqyqe. Selon le rituel rigoureux établi depuis des siècles par le « Kanun », le droit coutumier des montagnards albanais, il a « repris le sang » de son frère assassiné l'année passée. A son tour, il tue le meurtrier.

Le village lui accorde la « grande trêve » : pendant 30 jours il sera intouchable. Au terme de ce mois — et ce terme tombe à la mi-avril — Gjorg deviendra la cible des Kryeqyqe. Il a 26 ans. Passée la trêve, il vivra traqué, se cachant, trouvant refuge éventuellement dans une des « tours de claustrations » construites à cet usage dans tous les villages. Jusqu'à ce qu'il tombe à son tour.

Qu'on n'imagine pas que l'histoire se passe au Moyen Age : elle a lieu à notre siècle, dans sa première moitié, mais guère plus tôt puisque déjà des avions rayent le ciel au-dessus des montagnes.

Un mois à vivre libre... Gjorg commence par aller acquitter son dû au féal local, au château d'Orosh : un meurtrier doit acquitter « l'impôt du sang ».

Au même moment, un couple s'achemine aussi vers Orosh. Des jeunes mariés, Bessian, un écrivain célèbre pour ses récits inspirés du « Kanun », et sa jeune femme Diane. Eux sont invités par le prince. Le romancier a beaucoup écrit sur les montagnes et le code d'honneur qui y règne, mais

jamais il ne les a vus de près. Son voyage de noces est une sorte de voyage d'étude.

Arrive ce qui devait arriver : les regards de Diane et de Gjorg se croisent. La jeune femme est fascinée par le meurtrier en sursis de mort, et à l'inverse, exaspérée par son mondain d'époux, qui fait d'un rituel atroce la matière de romans à succès. Elle fera un geste fou : aux yeux de tous, bravant un interdit ancestral, elle entrera dans une « tour de claustration » où pourrait se trouver Gjorg. Le pourchassé n'y est pas. Lui s'est lancé à la recherche de « sa fée » : c'est à quoi il occupe, désespérément, ses derniers jours de vivant. Mais il ne la reverra pas. En voulant la trouver encore le jour fatidique de la fin de la trêve, il s'exposera à la balle du meurtrier qui le guette.

Ismail Kadaré donne avec ce livre un véritable précis de la coutume ancestrale en Albanie, avec ses préceptes sur le mariage, l'honneur, l'hospitalité, les châtements, la mort. Il ne juge pas d'ailleurs ce code terrible. Il l'expose, comme un ordre ancestral au-delà du bien et du mal. Mais son récit est surtout un roman magnifique, conduit avec une intensité dramatique superbement maîtrisée. Là aussi l'événement s'avance, inéluctable. L'homme est libre, mais les déterminismes sont lourds. La modernité fait son chemin, mais la tradition est le sol.

Kadaré est un homme qui domine vingt siècles, un de ces auteurs de haut vol qui, sans méconnaître rien de la modernité, l'inscrivent dans une histoire qu'ils portent dans leurs fibres. Mu par la passion de son pays, par la foi en une identité nationale profondément originale, et intègre de nos jours encore, il écrit au fil des titres la geste de l'Albanie, la chronique de ses heures de gloire : les rébellions du passé, la résistance de la dernière guerre, l'affirmation de l'autonomie devant le « grand frère » russe — actuellement il travaille à un livre sur le dernier sursaut de l'Albanie, sa rupture avec la Chine.

Et ce particularisme, paradoxalement, est ce qui confère à l'œuvre de Kadaré sa portée universelle, et sa capacité d'émouvoir jusqu'à l'autre bout de la terre : car il célèbre l'esprit de résistance, envers et contre toutes les oppressions. Patrice de La Tour du Pin prophétisait la mort des « pays qui n'ont plus de légende ». Avec Ismail Kadaré l'Albanie a la vie devant elle.

- L. C.
 (1) Albin Michel
 (2) Réédité en poche Folio
 (3) Hachette Littérature
 (4) Fayard
 (5) « Le Pont aux trois arches » et « Avril brisé » (1982).



Ismail Kadaré : une large fresque historique et sociale de l'Albanie

Une profonde sympathie avec le peuple albanais

La traduction en français d'œuvres littéraires albanaises remonte à une vingtaine d'années. Publiées à Tirana et d'ailleurs souvent mal traduites, elles n'eurent aucune audience. La publication des poèmes de Migjeni par Pierre Seghers dans la collection Autour du monde ne remporta qu'un succès d'estime. En revanche, dès la publication chez Albin Michel en 1970 du « Général de l'armée morte », la critique salua en Ismail Kadaré un écrivain de classe internationale.

Le lecteur pouvait être séduit par la richesse et la précision du vocabulaire, la finesse de la psychologie et des personnages et par la description minutieuse de la société albanaise. Maître de la métaphore et de l'allégorie il avait su créer une atmosphère très particulière que la traduction n'affadissait pas.

Au fil de ses œuvres, Ismail Kadaré nous donne à travers des thèmes très variés, une large fresque historique et sociale de l'Albanie.

Tous ces romans, situés aux époques marquantes de l'histoire de l'Albanie nous présentent aussi le peuple. L'épopée se double souvent d'un véritable constat ethnographique, qui représente d'ailleurs l'essentiel de son dernier roman. Leur climat très particulier nous touche d'autant plus que

la mode des monographies locales, le « retour aux sources », la recherche de notre propre identité nous avait sensibilisés et préparés à recevoir cet « écho venu d'ailleurs » qui nous permet d'appréhender « un certain aspect de l'Albanie profonde ».

Cette lucidité, née d'une profonde sympathie — au sens premier du terme — explique sans doute l'immense succès dont jouit Ismail Kadaré dans son propre pays.

Il est d'ailleurs tout à fait représentatif de la littérature albanaise contemporaine où les auteurs les plus considérables ne dédaignent pas de cultiver plusieurs genres : même s'il est un maître reconnu du roman, Ismail Kadaré publie toujours des nouvelles, des poèmes et même des œuvres pour enfants ; en Albanie comme dans tous les pays de l'Est on attache en effet un grand prix à cette littérature trop souvent négligée ailleurs.

Ismail Kadaré a eu l'honneur de faire connaître sur le plan international — il est traduit dans une dizaine de langues — une littérature jeune et vigoureuse. On espère que ce succès, fort justifié, amènera la traduction d'autres œuvres d'auteurs albanais contemporains.

Agnès GUT
 chargée de conférence
 aux langues O

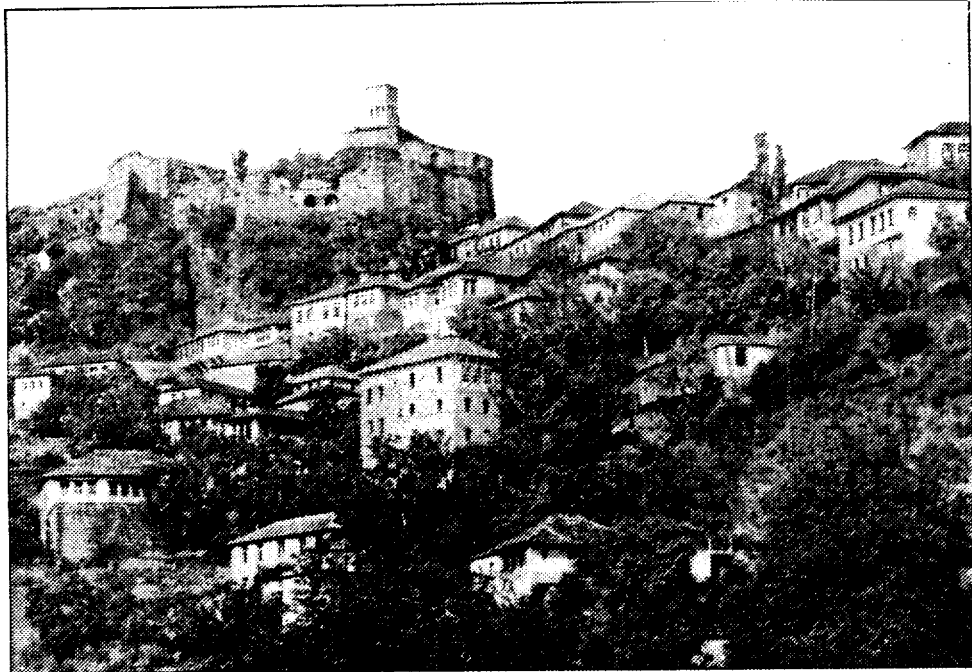
Une existence discrète de poète qui ne l'a pas empêché de participer à la politique albanaise

Du journalisme à la littérature

Ismail Kadaré est né en 1936 à Gjirokastër, le théâtre de sa « Chronique de la ville de pierre ». Son père était facteur. Il a fait ses études scolaires dans sa ville natale, puis il est allé étudier à l'université de Tirana et à l'Institut littéraire Gorki à Moscou, d'où il est revenu en 1960, au moment de la rupture entre l'Albanie et l'URSS. Journaliste d'abord, il s'est assez rapidement consacré à son métier d'écrivain. Il dirige la revue littéraire de l'Union des écrivains albanais, « les Lettres albanaises ». Mais il est également membre du Parti du travail et, depuis 1970, député à l'Assemblée populaire, élu de Tirana. Il a commencé à écrire très jeune, enfant, dit-il. Mais lorsqu'on lui demande quand il est devenu écrivain, il a cette belle réponse : « Entre vingt et quarante ans, je crois » — il a maintenant 46 ans...

Kadaré s'inscrit dans la tradition des lettres albanaises à un double titre.

D'abord parce que son œuvre est politique — et toute la littérature albanaise l'est, depuis toujours. Dans un pays à l'histoire tragique, occupé par les Turcs du XV^e siècle au début du XX^e, où la résistance est toujours restée endémique, qui a connu un grand mouvement de réveil culturel à la fin du XIX^e siècle et, plus près de nous, a résisté aux envahisseurs nazis pendant la dernière guerre et depuis aux « grands frères » soviétique et chinois, un peu comme en Pologne, la littérature est le refuge du patriotisme et l'identité nationale son thème dominant.



Gjirokastër, théâtre de « Chronique de la ville de pierre »

Kadaré en ce sens est le « grand écrivain national » albanais contemporain, comme l'ont été au XIX^e siècle Naïm Frashëri, le Victor Hugo albanais, et au début du XX^e siècle Fan Noli. Comme eux, il allie d'ailleurs le travail littéraire et l'engagement politique concret. Qu'on ne craigne pas de trouver en lui un thuriféraire du « réalisme socialiste » : Kadaré se pose comme un écrivain réaliste, mais la réalité qu'il décrit n'est pas celle des manuels. Ses héros doutent, s'émeuvent, ce sont plus souvent des paysans que des ouvriers, les femmes de ses

livres vivent sur des valeurs ancestrales — ses concitoyens ne se font pas faute de le reprocher à Kadaré.

En second lieu, Kadaré est l'héritier de la tradition albanaise par la place que la poésie occupe dans son œuvre. Il faut savoir que le roman est beaucoup moins populaire en Albanie, et depuis bien moins longtemps, que la poésie. C'est en vers que s'est exprimé le génie albanais, et le roman ne s'est développé dans ce pays que depuis la dernière guerre. Kadaré, dont la popularité mondiale vient des romans qu'il a écrits, a commencé par

être un poète, et un poète novateur, qui a fait place dans ses poèmes aux réalités économiques et techniques modernes.

Il est d'ailleurs l'auteur d'un essai intitulé « L'autobiographie du peuple albanais à travers sa poésie ». Depuis 1977, il n'écrit plus en vers, mais ses romans restent fondamentalement poétiques, sa prose aussi. A ses traducteurs, il rappelle souvent qu'il vient de la poésie, et il demande que l'on respecte aussi rigoureusement que possible le rythme et la musique de ses phrases.

L. C.

Alexandre Zotos : «Le créateur d'une mythologie nationale»

Kadaré est l'héritier de cinq siècles de littérature albanaise, dont il perpétue et renouvelle l'esprit traditionnel. Une littérature bien méconnue en Occident. Nous avons demandé à Alexandre Zotos, professeur de littérature à l'université de Saint-Etienne, d'origine albanaise, traducteur pour la revue de l'Union des écrivains albanais — « les Lettres albanaises » que dirige Kadaré — et travaillant actuellement à une anthologie de la littérature albanaise, de nous en faire entrevoir les grands traits.

Alexandre Zotos. — Pendant des siècles, la littérature albanaise a été orale — ce qui ne veut pas dire mineure. Kadaré aime à montrer la parenté de ce fonds traditionnel avec les mythes grecs, et de ses thèmes avec ceux d'Homère et d'Eschyle. Il y a certainement eu de nombreux échanges entre la Grèce antique et l'Illyrie, l'ancienne Albanie.

LE QUOTIDIEN. — De quand datent les premiers textes écrits ?

Le premier que l'on connaisse

date du XV^e siècle, mais il y en a sans doute eu avant. Les œuvres principales des XV^e, XVI^e et XVII^e sont surtout le fait d'écrivains de formation religieuse, catholiques du Nord pour la plupart. Des auteurs comme Pjetër Budi ou Pjetër Bogdani, au XVII^e, ont laissé des ouvrages décrivant la réalité sociale et économique de l'Albanie d'alors, souci dont on va voir qu'il court à travers toute la littérature albanaise.

Au XVIII^e au contraire, les écrivains se sont mis à l'école de l'Orient et de l'Islam. Ils ont écrit en arabe, souvent, et surtout de la poésie. Cette période représente un relatif tassement dans la mesure où l'influence ottomane a donné des rhétoriciens aux répertoires sentimentaux passablement sirupeux, loin de la vie réelle en Albanie (citons les noms de Frakulla, Kamberi, et surtout Kyçyku).

La poésie a toujours été florissante dans ce pays ?

C'est peu dire. Le roman ne s'est développé en Albanie que depuis la dernière guerre. Jusque-là, la plus grande part des écrits littéraires consistait

en poésie. Presque tous les romanciers ou essayistes ont été également des poètes. Il y a eu aussi, et il y a toujours, une poésie populaire très vivante — les archives du pays sont en vers.

Le XIX^e a-t-il vu les lettres albanaises se raffermir ?

Il s'est produit au siècle dernier un puissant réveil de la conscience nationale, en résistance à l'occupant turc. On a appelé ce mouvement la Renaissance nationale. L'alphabet a été unifié, la langue épurée de ses apports étrangers, le folklore scrupuleusement recensé. Le grand écrivain de cette période est Naïm Frashëri (1846-1900), le fondateur de la littérature albanaise moderne, auteur de recueils de vers (« Bucoliques et géorgiques ») et d'ouvrages historiques (« Histoire de Skanderbeg », le fameux rebelle albanais). Mais le XIX^e a vu aussi de très grands écrivains se révéler dans la diaspora albanaise, en Italie du Sud notamment : ainsi Jeronim De Rade (1814-1903), célèbre pour ses œuvres historiques et patriotiques (« les Chants de Milo-

sao », « les Chants de Séraphine Thopia »).

Au début du XX^e siècle, la figure de proue fut incontestablement Fan Noli (1882-1965), poète, historien et homme politique, puisqu'il dirige le jeune Etat albanais en 1924 à l'époque de la première démocratie libérale. Au groupe qu'il animait appartenait aussi le grand poète Migjeni, mort à 27 ans en 1938. Dans les années 30 est apparue une littérature « progressiste », avec des auteurs comme Postoli, Stërmilli, Grameno.

Depuis la dernière guerre, la poésie reste vivante (Kadaré et aussi Agolli, Arapi), mais le roman gagne en popularité. Outre Kadaré, les auteurs les plus connus continuent de traiter de thèmes historiques ou politiques patriotiques (Xoxa, Spasse, Gjata), mais le conte est toujours prisé (Prifti, Kondo).

Propos recueillis par Laurence COSSÉ

* Voir notamment sur la période contemporaine l'ouvrage de Michel Métais, « Ismaïl Kadaré et la nouvelle poésie albanaise », aux éditions de l'Harmattan.